Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: Romain Rolland
Autor: Morax, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749599

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ROMAIN ROLLAND

Dans la belle étude psychologique et littéraire qu'il consacre à M. Romain Rolland[1]), M. Paul Seippel définit avec une justesse singulière la loyauté intellectuelle de ce clair esprit. „Il s'affilie à la plus noble lignée française, à celle de Port-Royal."

La singularité de ce jugement appliqué à un romancier, un dramaturge et un historien contemporain n'est qu'apparente. Il suffit de relire le chapitre de *Grandeur et misère de l'homme.* Il semble résumer les recherches de cette haute intelligence, si passionnée de vérité, si libre à la proclamer. Et ce mot de Pascal éclaire *Jean-Christophe* et les *Vies héroïques*: „A mesure qu'on a plus de lumière, on découvre plus de grandeur et plus de bassesse dans l'homme."

Dans une époque de découragement et de doute, ce fut l'inestimable mérite de Romain Rolland de relever les préoccupations d'une génération démoralisée en lui rappelant les grands exemples du passé. Ils sont les gages les plus sûrs de l'avenir. Mais en exaltant cette dignité de l'homme, qui est la pensée, il n'a pas détourné les yeux de la médiocrité où se complaît le grand nombre. Il n'en a pas souri. Il l'a flagellée avec l'amère violence d'une sensibilité blessée, qui crie de douleur et d'indignation. Il n'est pas de ceux pour qui le hasard de l'accident est la réalité des réalités. Pour les classiques, les idées générales n'étaient pas de banales vérités mais la somme des expériences. Par cette prédilection pour les spéculations abstraites, et les problèmes qui dépassent les préoccupations immédiates, Romain Rolland s'apparente aux esprits universels qui ont toujours été une des gloires de la France.

Nul livre ne vient mieux à son heure que cette étude sur l'homme auquel l'Académie française a rendu un si juste hommage. Ce prix n'était que la consécration officielle d'une œuvre que les lettrés de tous pays mettent à la place d'honneur. Le livre de M. Seippel, écrit par un ami, est le premier à donner le fil conducteur parmi l'abondance d'idées qui caractérise Romain

---

[1]) Paul Seippel, *Romain Rolland. L'homme et l'œuvre.* Paris, Ollendorff. 1913.

Rolland. Il pénètre avec tact dans la vie d'un homme qui met autant de soin à la protéger contre l'indiscrétion, que d'autres à l'étaler. C'est un portrait fait avec sympathie. L'éloge clairvoyant est plus rare que cette recherche des faiblesses et des tares, communément confondue avec la critique.

M. Paul Seippel se vante d'avoir été l'annonciateur de Jean-Christophe. Si ce droit de priorité lui est peut-être contesté, son étude est la première à résumer l'œuvre déjà considérable de Romain Rolland. Elle montre les grandes influences qui agirent sur sa pensée et sur sa vie: le milieu familial, l'Ecole Normale, l'université, la musique, Tolstoï. Romain Rolland doit à son origine nivernaise cette grâce du langage et cette clarté d'intelligence, cette délicatesse d'analyse bien française. La discipline universitaire, l'histoire qu'il préféra à la philosophie pour échapper à l'idéalisme officiel, ont imprimé à cet esprit le mépris d'une observation superficielle, le sens des grandes lignes et des généralités hardies. Olivier complète Jean Christophe, dirige son action passionnée, lui prête l'équilibre de sa raison claire et dégagée des contingences. C'est le libre esprit à côté de l'intuition, Eusébius et Florestan, pour reprendre une image de musicien chère à Romain Rolland.

On ne dira jamais assez l'influence de la musique sur la génération qui est actuellement dans l'éclat de sa force. Ce fut une sorte de religion pour des esprits également las d'un positivisme résigné et d'une croyance ruinée. Le plus mystique des arts, et le plus abstrait, s'adresse directement au cœur. Il est curieux de noter la place que prirent déjà à l'époque de la Pléïade, puis des Encyclopédistes, les discussions musicales. La musique est le dernier asile d'une sensibilité exquise, et qui cherche son expression dans la solitude. Elle a dominé en France les dernières années du dix-neuvième siècle.

La musique occupe une place importante dans la vie de Romain Rolland, si bien qu'il put hésiter au début entre les deux carrières. Wagner ne séduisait-il pas alors tous les esprits par cette union de la parole et du chant, la plus forte expression du lyrisme? Romain Rolland, très remarquable exécutant, se contenta d'appliquer, à l'étude des maîtres, les méthodes peu usitées alors en France pour la musique. Sa thèse fut une his-

toire de l'opéra italien, dès ses origines. Il a tracé des maîtres des portraits définitifs, d'une rare profondeur psychologique, jugeant avec la même impartialité, et la même pénétration, les grands artistes d'aujourd'hui, et ceux d'autrefois. Ce ne sont pas de simples critiques musicales, ces *Essais* qui traitent du cœur même de notre civilisation. La *Vie de Beethoven* est peut-être l'expression la plus haute et la plus nouvelle de cette religion de la beauté par la souffrance. C'est par cette œuvre si émouvante, d'un accent si fort et si déchirant, que les premiers admirateurs de Romain Rolland ont pénétré dans sa pensée intime, et lui ont accordé cette confiance qui n'a fait que s'accroître avec l'harmonieux développement de son talent créateur. *Jean-Christophe* pouvait paraître.

On comprend quelle fut, sur cette génération éprise d'art, l'impression produite par les paradoxes de Tolstoï. La beauté rayonnante, l'intelligence du grand écrivain, ce réalisme humain qui montre l'âme au travers du geste et de la parole, avait rallié autour de lui tous les esprits écœurés par un matérialisme indigent et tyrannique. Les cruelles boutades de l'apôtre de Jasnaïa Polania, dénonçant comme Jean-Jacques le crime de la civilisation, bouleversaient le dernier refuge d'un idéalisme blessé: l'art. Elles excitèrent l'indignation des uns, la tristesse des autres. Romain Rolland écrivit à Tolstoï pour lui exprimer ses incertitudes. La réponse de Tolstoï était „un véritable traité d'esthétique et de morale, une ébauche de *Qu'est-ce que l'art?*“ Elle indiquait, comme seul remède au mensonge de l'art moderne, le retour au peuple, à son art ingénu et vrai. L'art doit exprimer les sentiments de tous. Il doit contenir la conscience religieuse d'une époque. Le peuple, n'est-ce pas le cœur humain? Cette conception, Romain Rolland devait la faire sienne.

Elle apparaît dans ses premiers drames, réunis plus tard sous le titre de *Théâtre de la Révolution* et des *Tragédies de la Foi.* Elle est longuement, éloquemment développée dans son étude plus complète sur le *Théâtre du Peuple.* Elle a ouvert de larges horizons, trop lointains peut-être, pour une génération qui s'est arrêtée en route. Et ces règles généreuses ont été peu suivies. C'était l'époque où la jeunesse intellectuelle croyait aux universités populaires et à un pur socialisme. Il y eut de lourds

mécomptes, et les désillusions que la politique et l'histoire infligent à la présomption humaine. Mais la valeur d'une cause ne se juge point à son échec ou à sa réussite. Le retour au peuple fut déjà fécond comme, naguère, le retour à la nature.

C'étaient les bases de cette œuvre où Romain Rolland s'est exprimé tout entier: *Jean-Christophe.* Les dix volumes ont paru dans un espace de huit ans, suscitant un intérêt toujours grandissant. Il faut se souvenir quelles passions soulevait ce génie impulsif, bousculant, avec la joyeuse témérité d'un jeune Siegfried, les gardiens de la civilisation moderne. Un écrivain français choisissant un musicien allemand pour faire le procès de son pays, et de l'Europe entière, quelle audace singulière! On croyait retrouver dans Jean-Christophe les traits de Beethoven, de Wagner, de Wolff, comme de Haendel et de Glück. C'était, en réalité, une synthèse si forte de tous ces martyrs du génie, qu'elle a créé un type.

Romain Rolland ne blessait pas seulement les conventions de son milieu et de son pays, mais il attaquait de front les puissances contemporaines, la bourgeoisie, la finance, la presse, les universitaires et les artistes, l'hypocrisie politique et religieuse. Je me souviens qu'il s'étonnait lui-même de déchaîner, par sa calme sincérité, de si violentes colères. Il voulait ouvrir les fenêtres pour donner de l'air à cette chambre de malade, ou à ce bureau d'affaire, où étouffait la pensée. On l'accusait de briser les vitres. Il avait dénoncé le mal de l'Allemagne pratique et sentimentale, voilant sous une vertu de parade un féroce égoïsme, dans l'orgueil délirant de sa force et de son luxe de parvenu. Il montrait Paris épuisé par sa vie forcenée, sa soif d'idées et de jouissances, inquiet, surmené, ballotté comme la nef symbolique par les courants opposés, foire ouverte à tous les bateleurs de la politique, de la finance et de l'art. Mais parmi les appétits brutaux, les êtres purs et désintéressés n'étaient point souillés par cette boue. Le sourire trop clairvoyant d'Olivier répondait aux éclats de fureur ou de joie du Huron germanique. A côté de ces deux figures, l'une si loyale, si simplement héroïque, l'autre passionnée et véhémente, se nouent les destinées des personnages secondaires. Chacun représente une opinion, une classe sociale, un être humain qui pense et qui souffre. Il en

est qui restent des amis, d'autres que l'on a connus. Il est des pages de ce livre que l'on a vécues, qui restent comme les deuils de notre propre vie. Peu de romans, depuis l'apparition pathétique de *Résurrection*, ont été accueillis, non seulement en France, mais en Europe, avec autant d'émotion et de sympathie.

Cette œuvre vivait avec l'auteur (elle faillit même être brusquement arrêtée par l'accident stupide qui mit les jours de Romain Rolland en danger.) Elle était le reflet de ses préoccupations. Elle exprimait par là les sentiments de tous ceux qui n'avaient pas abdiqué leur dignité d'homme devant l'attristante médiocrité contemporaine. On sentait l'âme d'un homme au travers de cette œuvre puissante et inégale, un grand souffle d'amour pour les humbles et d'indignation contre tous les mensonges sociaux, contre toutes les tyrannies et toutes les lâchetés. Parfois le roman semblait s'arrêter pour laisser l'auteur épancher sa colère ou son espérance dans des pages lyriques, ou une digression d'histoire et de philosophie. C'étaient de singuliers dialogues entre Christophe et son Ombre, une méditation d'Olivier, analogues aux parenthèses des moralistes anglais, ou à certaines conversations des personnages de Dostoïewsky. Une liberté absolue de jugement, un amer souci de vérité rendaient ces pauses aussi captivantes que l'action, toujours forte et nombreuse comme le cours irrégulier d'un fleuve.

Il est facile de reprocher à ce roman sa longueur démesurée. Il est peu d'œuvres auxquelles on puisse, de nos jours, adresser une pareille critique. La tradition était en quelque sorte renouée avec ces études fortes et justes de la vie humaine, qu'on appelait autrefois un roman. Ce roman peut être l'épopée d'une race, d'un peuple ou d'une époque aussi bien que celle de l'individu. Il en est dans l'histoire littéraire de grands exemples. L'épisode de Manon ne doit pas faire oublier l'ensemble des *Mémoires d'un homme de qualité*. Les grands romanciers anglais Richardson, Fielding, plus près de nous Thackeray et Dickens ont consacré des volumes à dépeindre avec minutie les évènements d'une famille ou d'un être humain. On a cité aussi les *Misérables*. Mais n'y a-t-il pas une analogie plus évidente avec les romanciers russes, *la Guerre et la Paix*, surtout? Il ne faut point oublier que *Jean-Christophe* est une sorte de journal intime, et cette association

de la vie réelle à une réalité plus générale et reconstituée par le génie créateur, lui donne une grande force, comme à *Dichtung und Wahrheit.* L'auteur a d'ailleurs l'intention de condenser plus tard cette œuvre si diverse et si touffue; telle quelle, elle a souvent l'accent unique des *Confessions.*

Il faut en lire la très complète analyse que M. Seippel en donne dans son livre. Elle occupe, avec raison, la moitié du volume. *Jean-Christophe*, c'est la pensée toute entière de Romain Rolland, du moins de ces dernières années. Le roman qu'il prépare révèlera une forme nouvelle de cet esprit qui ne se repose jamais, surtout après la victoire. Déjà les derniers livres de *Jean-Christophe* sonnaient comme un chœur d'espérance et de foi en l'avenir. Ils reflétaient cette confiance en elle-même qu'a retrouvée la France. Reprenant l'idée d'Empédocle, dont il fit jadis le sujet d'un de ses drames inédits, Romain Rolland a montré l'harmonie de l'amour et de la haine, les deux forces qui mènent le monde, et se disputent le cœur des hommes. L'une et l'autre sont fécondes lorsqu'elles sont actives.

M. Paul Seippel a fort habilement éclairé, par des fragments de lettres personnelles, l'évolution de l'auteur de *Jean-Christophe*, son ascension souvent douloureuse sur les sommets du libre esprit et du renoncement suprême. Il a porté en lui cet idéal des grands solitaires, cette foi dans le cœur humain qui possède en lui son Dieu. Il a aimé la vie, pour ses souffrances, parce qu'elle est l'acheminement vers la joie.

„Ni la tristesse d'une âme noble que la vie brutale a froissée, ni la claire vision de vilenies humaines, ni même le généreux pardon des offenses, ne sont le dernier mot de Romain Rolland. Pour lui, comme pour Beethoven, la vie n'est que la route ardue qui doit conduire à la joie“ [1]).

M. Paul Seippel est de ceux qui n'ont point hélé le bon passeur en vain. Saint Christophe, tenant en sa main le rameau qui verdoye, l'a fait toucher, à travers le fleuve boueux, à la rive des pensées généreuses. Et ce livre est l'obole de son amitié et de sa reconnaissance.

---

[1]) Paul Seippel, *Romain Rolland,* p. 246.

RENÉ MORAX

□□□